

Midi Libre

Midi Libre - 27 octobre 2009

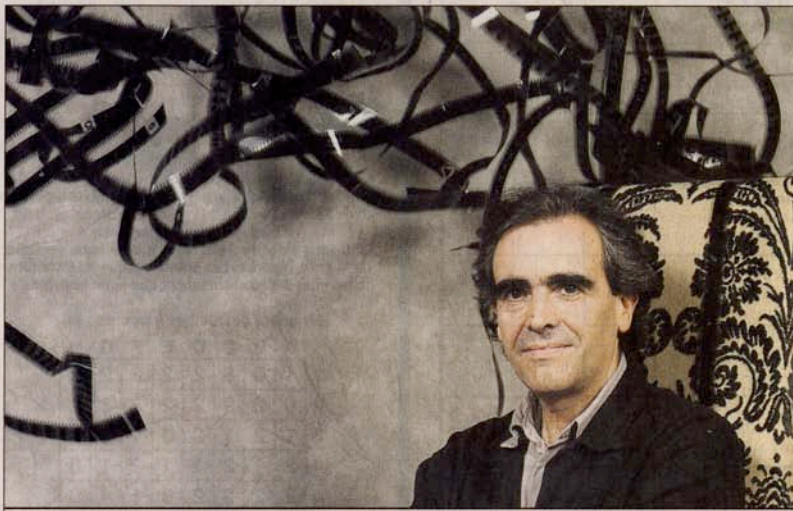
Au Cinemed, François Dupeyron se dévoile comme artisan cinéaste

RENCONTRE

→ Le réalisateur accompagnait "Trésor", co-réalisé avec Claude Berri et présenté en avant-première au festival de Montpellier

« Cette histoire de nom ne me concerne pas. » D'emblée, François Dupeyron met les choses au clair : oui il a terminé le film de son ami Claude Berri, *Trésor*, présenté samedi dernier en avant-première au festival Cinemed de Montpellier (sortie prévue le 11 novembre). Mais non, il ne revendique rien de plus que d'avoir fini, au mieux, comme un bon artisan, le film rêvé par un autre. « *Souvenez-vous de ces réalisateurs hollywoodiens de l'âge d'or, comme John Ford par exemple, qui héritaient d'un scénario et d'un casting. Ils tournaient et, bien souvent, n'allaient même pas en salle de montage !* »

Passé par l'Idhec (Institut des hautes études cinématographiques) et l'apprentissage du court-métrage, François Dupeyron avoue « être un réalisateur qui ne sait pas tout. Sur le plateau, je fais vivre l'histoire avec les acteurs et la mise en scène avec mon directeur de la photographie. Ce n'est pas très courant et j'ai mis longtemps à me rendre compte qu'il fallait que je travaille comme ça. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est de ne pas sa-



Le réalisateur François Dupeyron dit s'intéresser toujours « à ne pas savoir ». Photo Éric CATARINA

voir ». Mais le tournage révèle toujours sa vérité. Pour Dupeyron, « le montage peut faire mal à un film, l'améliorer aussi parfois mais pas le changer fondamentalement ». Du coup, depuis une bonne dizaine d'années, le réalisateur dit ne plus mettre les pieds en salle de montage. « Je découvre le film, monté, avec le producteur. »

Une méthode qui a – largement – fait ses preuves avec des films comme *C'est quoi la vie ?* (1999), *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* (2002), *Inguélizi* (2003) et surtout *La chambre des officiers* (2000), magnifique suc-

cès public et critique. Pourtant, l'adaptation du roman de Marc Dugain fut un exercice difficile. « Je m'interdis de me réjouir sans arrêt au livre

« On ne cherche pas forcément à faire joli, on cherche à être au plus près de la vérité »

en cours d'écriture. Je veux être libre de ce que j'écris. En plus, comme ma nature me pousse à penser que l'autre fait mieux que moi... »

François Dupeyron semble ne jamais se départir de ce doute teinté d'humilité de l'artisan créateur. « Je m'adapte toujours, je ne veux rien imposer à mon directeur de la photo par exemple. Car si je vais contre, le film est perdant. Pareil avec les acteurs. J'aime simplement que ce soit le plus simple pour eux sur le plateau. » Un certain luxe que permet le cinéma mais pas, ou peu, la télévision pour qui tout doit aller plus vite. Le tournage comme la mise en scène. « Le mouvement de la plupart des téléfilms me paraît souvent faux, artificiel. C'est le résultat d'une an-

goisse ou d'une facilité plutôt que quelque chose de vrai et qui correspond à la scène. »

Les nouveaux outils, au premier rang desquels les caméras numériques, offrent au cinéaste une nouvelle liberté, une souplesse de travail qu'il goûte avec gourmandise. « On ne cherche pas forcément à faire joli, on cherche à être au plus près de la vérité. » Et les conventions peuvent être plus facilement bousculées. « Les plans de voiture sont toujours un cauchemar à réaliser avec de grosses caméras. Alors qu'en numérique, on s'assoit et on tourne. Point. Tout est plus cohérent et simple. »

Cette simplicité, de l'homme, du réalisateur, François Dupeyron l'illustre encore avec un souvenir de *La chambre des officiers*. « Le premier jour de tournage se déroulait dans une grande église. Suivant la proposition de mon directeur de la photo, j'ai découpé la journée de prises de vues selon le mouvement du soleil. On tournait en contre-jour et avec un minimum de matériel lumière. J'adore vraiment ça. Au lieu de rajouter, on enlève. » Un goût de l'épure que partageait Henri Alekan, immense chef opérateur qui travailla, entre autre chefs-d'œuvre, sur *La belle et la bête* de Jean Cocteau et qui enseigna, jadis, au jeune Dupeyron. Comme un passage de relais entre artisans du cinéma. ●

Frédéric MAYET